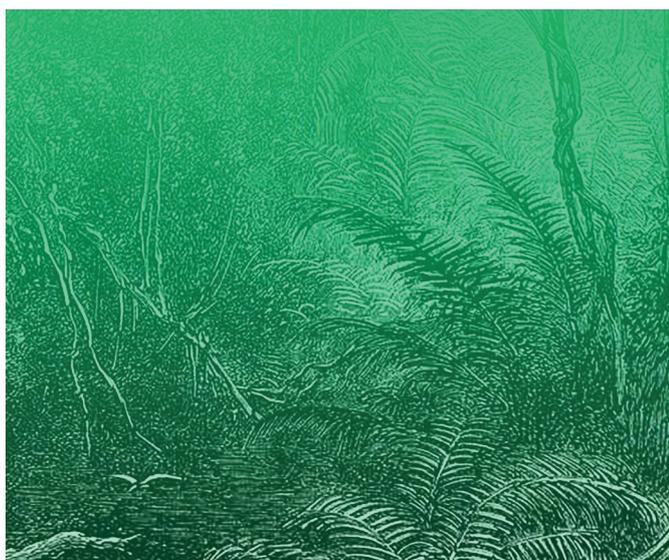


feuille de salle

Foresta

La saison 2018-2019 s'ouvre au Bel Ordinaire sur Foresta. Dans cette exposition, à explorer en famille avec son accrochage adapté autant aux plus grands qu'aux plus petits, vous allez entrer dans différentes forêts. Si Foresta s'inscrit dans la thématique végétal proposée par les équipements culturels de la ville de Pau et de la Communauté d'agglomération Pau Béarn Pyrénées, Lola Meotti s'en saisit pour y apporter une réponse plus personnelle et, en glissant du végétal à la forêt, s'affranchit des questions de classifications scientifiques inhérentes au végétal en botanique, pour appréhender la forêt comme un territoire dans lequel on pénètre, et qui nous propose une narration.

Foresta 1, anonyme, gravure, 19^e siècle

Lola Meotti répond à l'invitation du Bel Ordinaire pour assurer le commissariat d'une exposition présentée dans la petite galerie à hauteur d'enfants. Devenue le rendez-vous d'ouverture de saison, cette proposition souhaite ouvrir les portes de l'art contemporain à tous, et ce depuis le plus jeune âge.

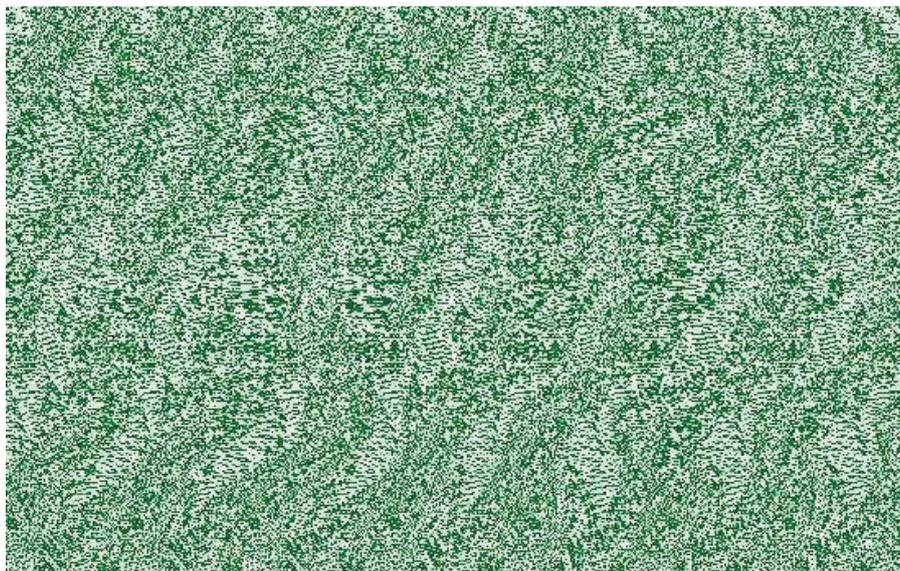
Lola Meotti réunit alors cinq jeunes artistes issus de pratiques très diverses qu'elle a découverts dans le monde de l'art ces dernières années. Elle rencontre Élise Péroi lors d'un workshop de performances à Hong Kong, Thomas Ferrando lors de séances d'écoute dans des bars de Bruxelles, Vincent Chenut en faisant de la régie, Zoé Dubus en école d'art, en sculpture, et Tanguy Poujol a été son étudiant. Elle leur propose — à partir de l'idée qu'elle a de la forêt : riche d'une symbolique foisonnante, fertile, métaphore du monde, véritable écosystème dans lequel des êtres vivants s'inventent une manière de vivre à plusieurs, sous tendue par l'idée de mélange — de créer et d'installer leur forêt, de faire cohabiter leurs pratiques et leurs différences. Il y a encore quelques mois, *Foresta* devait s'appeler *Mélange intégral*.

Foresta, la forêt

En 2015, l'équipe du Bel Ordinaire rencontre Lola Meotti et son travail, dans le cadre d'une résidence de recherche en réponse à un appel à projet. Elle est artiste, avec une formation de sculptrice, photographe, vidéaste et performeuse. Elle a été scénographe sur des constructions de décors et des agencements, régisseuse au BPS22 à Charleroi ainsi que dans d'autres structures, avec pour missions de réaliser des installations et de trouver des solutions pour mettre en place des projets d'artistes. Actuellement enseignante à l'école d'art de La Cambre à Bruxelles pour les options photographie, vidéo et espace urbain, elle accompagne les étudiants dans la préparation de leur diplôme. Son approche particulière du commissariat se rapproche plus de la construction et de l'expérience que de l'assemblage d'œuvres sur la base de pensées théoriques.

Quand le Bel Ordinaire lui propose la conception d'une exposition sur le thème du végétal, elle s'en empare pour resserrer sa réponse sur la forêt comme espace de liberté et prétexte à des installations immersives.

Dans une approche symbolique, Lola Meotti compare la forêt et le monde de l'art : ses clairières seraient les musées et les salles d'exposition, sa canopée serait l'élite du marché de l'art, ses sous-bois pourraient être les écoles d'art, et ses parties sombres pleines de ronces et d'orties, où l'on doit défricher pour avancer, les régions et les initiatives underground.



Foresta 2, anonyme, stéréogramme, 2018

La forêt évoque à Lola le principe de l'installation *in situ* et de son double visage : celui de la lenteur et celui de l'éphémère.

La forêt, avec ses feuilles qui tombent, produit un terreau dont une partie sera transformée en humus stable qui minéralisera à son tour pour nourrir les racines des arbres et alimenter le cycle de ses métamorphoses ininterrompues au fil des saisons. Elle se développe lentement, peut être plusieurs fois centenaire, et pourtant le paysage qu'elle propose est différent si on le regarde au printemps ou en novembre : c'est sa dimension éphémère, qui peut aussi le devenir sous la menace de l'homme.

Ainsi, chaque artiste au-delà d'une élaboration conceptuelle, a dû passer du temps dans l'espace, tourner autour des œuvres des autres, étudier la lumière du lieu, anticiper les déplacements des spectateurs pour enfin tester des mises en espaces différentes et s'arrêter sur un choix précis. Et pourtant, toutes les œuvres, parce qu'elles ont été pensées et installées sur place et uniquement pour ce lieu, sont forcément éphémères : la fresque de Zoé sera recouverte ; le papier peint de Vincent décollé ; le tapis d'Élise, la forêt de Tanguy et le son de Thomas ne seront plus jamais mis en situation à

proximité des autres.

Dans une approche métaphorique du monde, Lola Meotti regarde la forêt comme un tableau à plusieurs entrées dans lequel, de la mythologie à l'actualité, des ponts se créent.

De Gilgamesh, qui s'enfonça dans la forêt des cèdres interdite aux mortels pour affronter le géant Houmbaba, aux figures de l'abandon dans les contes de fées, la forêt est l'habitat des créatures maléfiques, des animaux sauvages et des brigands, mais aussi de l'ermite qui s'y retire pour penser le monde autrement. Elle est le lieu où la résistance contre l'oppression s'organise, de Robin des bois aux maquisards de 39-45, le lieu des raves, des Zones À Défendre et des campements de migrants. C'est dans ces espaces à la marge qu'une petite forêt du port de Calais se transforma en jungle.

Mais la forêt avec ses contours flous, est aussi un espace dans lequel on doit pénétrer et s'immerger pour la découvrir, être en contact avec son étrangeté parfois inquiétante, la traverser. C'est ce à quoi nous invitent ici les cinq jeunes artistes dont les installations accordent une importance primordiale à l'expérience physique du spectateur et à son point de vue dans l'espace d'exposition.

Élise Peroi

Élise Peroi, née à Nantes en 1990, est une artiste textile diplômée de l'académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles en 2015. Cela lui a valu d'être invitée en Italie à la Fondazione Aurelio Petroni. Depuis 2016, soutenue par les Halles de Schaerbeek, elle développe des performances textiles se nourrissant de la technique du tissage. Elle collabore avec la chorégraphe Mui Cheuk-Yin, avec qui elle performe à Bruxelles et Hong Kong. Elle présente à Marrakech une recherche autour du sacré intitulée *Hélios* qui réunit la performance, ses créations, le texte et l'acoustique des objets. Elle réalise une pièce numérique et interactive *Trame sensible*. Elle collabore avec le violoncelliste Roel Dieltiens et avec le compositeur Thomas Jean Henri, sur un travail qui lie le corps et l'art contemporain. Bénéficiaire de la bourse de la TAMAT (centre du textile et des arts muraux) à Tournai en 2017, elle est sélectionnée cette même année pour une résidence sur l'île de Comacina.

À partir d'un axe, tout se lie, s'entrecroise, se déploie. C'est dans cette formule que son travail prend sa source et son élan. Partant d'une technique ancestrale où l'acte de faire a autant de valeur que le produit fini, tisser est pour elle un moyen de s'exprimer et d'appartenir au monde actuel. Il s'agit d'un travail d'écriture textile qui s'étend à l'infini.

Elle puise dans la nature les idées et les matériaux de ses travaux qui se nourrissent également de diverses pensées et lectures qui invitent à réfléchir sur la richesse de cette nature dans laquelle tout s'articule et se répond pour former une géométrie et une harmonie parfaites. Son travail l'entraîne vers différentes pratiques, telles que le dessin, la peinture et la soudure afin de construire les supports exactement adaptés à ses créations textiles. Le tissage renvoie à l'expression du corps tout entier. Par tous les gestes qui se suivent et se croisent, une sorte de danse s'offre à nous.



Tapis tufté, 2018 © Le Bel Ordinaire



Tapis tufté, détail, laine, coton, polyester, lurex, 240 x 500 cm, 2018 © Élise Peroi

« Chacune des parcelles du tissu révèle l'organisation de la tapisserie toute entière » Richard Feynman.

L'installation créée à l'occasion de l'exposition est un tapis tufté mis en espace. Inspiré par différents ouvrages autour de la nature, il tente de traduire visuellement ce qui nous traverse. Le jeu de rythme amené par la variation de densité des fibres renvoie à l'alternance des opposés, le vide, le plein, le permanent, l'impermanent, le mouvement, l'immobilité et bien sûr l'alternance du souffle. Cette recherche veut outrepasser la définition occidentale du paysage qui tend à le fixer dans l'espace comme un panorama. Outre la traduction visuelle suggérée par le travail de vide dans le textile de ce « vivre de paysage » — du livre de François Julien *Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison* — cette manière de laisser des espaces absents donne une impression de l'ouvrage en cours de création et replace le tapis comme vecteur de transmission. Les formes, les symboles et les motifs qui le composent sont autant de récits amalgamés.

Vincent Chenut

« Pour l'exposition *Foresta* au Bel Ordinaire, je me suis inspiré d'images de la nature du sud-est des États-Unis, du bayou.

À la suite d'un voyage en Floride et en Louisiane durant l'été 2018, j'ai été marqué par la flore si particulière de ces régions. Le dessin reprendra des images de cyprès chauves, de chênes, saules, et de mousse espagnole, ainsi que les étendues d'eau marécageuse et leurs nénuphars, jacinthes d'eau et lotus américains.

Comme dans mes fresques précédentes, le dessin jouera une mise en scène archéologique. Le mur est tapissé de plusieurs couches de papier peint, semblable aux murs d'anciennes maisons dans lesquelles plusieurs générations ont posé du papier peint sans prendre la peine de retirer le précédent. En découvrant les motifs des papiers recouverts, se forme un jeu de masses et de contrastes, participant à l'élaboration du dessin. Les différentes couches sont grattées, déchirées, découpées afin de créer une perspective, de la profondeur, un nouvel espace au sein de celui du mur.

Telle une fouille archéologique, le dessin terminé est abandonné à son état final, les poussières du papier et ses différents morceaux laissés au sol. »



Bayou, 2018 © Vincent Chenut

On l'aura deviné, le support de prédilection de l'artiste est le papier peint. Si Vincent Chenut vient du dessin, il met cette pratique à l'épreuve de sa technique et d'un geste sculptural qui consiste à gratter et à évider une matière de sa substance.

Il installe et superpose des couches de papier peint qu'il gratte avec un outil. Ces gestes de recouvrement puis de retrait de matières laisseront apparaître le dessin.

Pour en arriver là, il va travailler avec la « technique de la mise au carreau » pour reproduire son dessin en petit format par projection murale : il trace des carreaux avec du fil sur son mur de strates de papier peint, il quadrille ce territoire et va à l'intérieur pour effectuer à l'aide de ses gouges et cutters, l'agrandissement de son dessin. C'est une projection sans vidéoprojecteur d'un quadrillage de fils de cuisine qui seront enlevés après l'apparition du dessin reproduit.



Gris-gris, papier peint, 2018 © Le Bel Ordinaire



Ma chambre (mur ouest), papier peint, 260 x 320 cm, 2009 © Vincent Chenut

En véritable archéologue, Vincent Chenut révèle des couches antérieures de vies passées, des strates d'existences, et, pour citer Marie Cantos, « réactualise la question de la représentation à travers la figuration comme l'abstraction. Comment rendre compte de l'épaisseur des choses ? Comment matérialiser le feuilletage infini de l'existant, tissus humains, strates géologiques, etc. ? » Probablement par ce geste excavateur qui arrive dans sa pratique dès ses toutes premières interventions et une série qui représentait sa chambre (*Ma chambre*, 2009) tout en renvoyant à celle de Van Gogh à Arles. La violence dans le trait des dessins à la plume du peintre, lui feront penser à des coups de cutter dans des feuilles de papier et signeront sur lui l'influence de Van Gogh.

Zoé Dubus

« Le projet que je réalise pour Foresta a mis du temps à naître. Je ne savais pas quelle forêt peindre et pourquoi, et je repensais au Brésil, me replongeais dans la forêt. Et la forêt de Barbacena, petite ville du Minas Gerais m'est apparue, une descente vers un coin, un refuge. En bas dans cette forêt, un banc de pierre s'est formé naturellement, et on peut s'y asseoir et y rester avec l'impression d'avoir le poids de la forêt sur les épaules et en même temps se sentir protégé par toute cette verdure. La sensation d'être juste dans de la végétation et parfois un cri d'animal nous rappellent qu'on est peut-être une proie. Se souvenir de toutes ces abondances de formes, de couleurs, de matières, avec cette impression que tout est à sa place. »



J'ai jamais vu ça, poster et acrylique, 254 x 368 cm, 2017 © Zoé Dubus



Et on continue à s'aimer, papier craft, acrylique, 118 x 99 cm, 2015 © Zoé Dubus

Zoé Dubus est née à Paris en 1986, elle vit et travaille entre Paris et Rio de Janeiro. Elle a effectué sa formation à Bruxelles, au sein de l'école d'art visuel de La Cambre, dans l'atelier de sculpture dirigé par l'artiste Yohan Muyle, où elle a développé un travail de plasticienne entre la sculpture, le dessin et la peinture.

En 2012 elle s'installe au Brésil dans le cadre du « programma arpo-fundamento » dirigé par l'artiste Anna Bella Geiger au Parquelage. Durant ces six dernières années à Rio, elle affirme sa pratique du dessin et de la couleur et renforce son univers coloré et poétique. Son travail a déjà été présenté dans de nombreuses expositions collectives à Londres, Bruxelles, Rio et Paris.

En 2017, la galerie Artur Fidalgo produit sa première exposition individuelle à Rio de Janeiro.

La peinture murale éphémère de Zoé Dubus est une forêt en ébullition. Une forêt dans toute sa vie où sous chaque feuille, chaque arbre, chaque couleur se ressent un mouvement de vie, une agitation peuplée d'histoires que le spectateur découvrira en s'y attardant. De loin, en regardant la fresque, on voit un univers dense, coloré, luxuriant, et quand on s'approche - Zoé a le sens du détail - on découvre à l'observation, et plus généralement dans toutes ses œuvres, une multitude de scénettes un peu torturées. Elle donne l'impression que l'on joue à *Où est Charlie ?* dans une version particulière qui concilie l'enfance et l'effroi, l'enfance et son univers cauchemardesque.

Au sujet de son œuvre, José Damasceno évoque « un bestiaire graphique-pictural sauvage : des êtres étranges et féroces, oui, mais aussi par inadvertance doux. Ils ont une tendresse captivante, néanmoins, avec une naïveté assez intrigante. »

Dans ses peintures et ses dessins, Zoé parle de cet entrelacs de relations qui se tissent entre les personnes.



Je ne suis pas loin, peinture acrylique sur mur 300 x 400 cm, 2018 © Le Bel Ordinaire

Tanguy Poujol

Tanguy est né à Marseille en 1990.

Il s'intéresse à l'aspect théorique et critique de l'architecture qu'il étudie pendant trois ans à Bruxelles, mais il aura davantage d'aisance dans l'atelier de photographie de l'école d'art de La Cambre.

Son travail se base sur des représentations d'images. Ses installations et dispositifs dans l'espace s'appuient toujours sur un rapport à l'image.

Il commence en deuxième année à produire des installations qui fonctionnent comme un montage, une composition d'images. Il travaille en amont avec un script, une écriture, et ce contexte préalable va permettre une construction, un lien, mais n'a pas de sens à communiquer. « Regardez ce que j'ai à vous dire » ne l'intéresse pas, contrairement à des ambiguïtés qui se révéleraient dans son travail.

Le rideau déroulant qu'il installe dans la galerie semble être une fenêtre sur son atelier de résidence au BO: il rappelle assurément les volets qui séparent les ateliers de création entre eux, et dans lequel il passe beaucoup de temps. En effet, Tanguy Poujol est l'artiste dont l'installation a demandé le plus de temps parce qu'il travaille dans l'espace avec des matériaux de récupération. Il construit des dispositifs dans lesquels les visiteurs entrent, circulent et déambulent.



Servir l'homme ou comment servir l'homme, acier, résine polyester, peinture, 100 x 60 x 88 cm, 2018 © Tanguy Poujol



Montage Foresta, 2018 © Le Bel Ordinaire

Tanguy travaille les matériaux, les installe, et ne s'arrête jamais. Ses constructions s'arrêtent de fait car il est l'heure d'ouvrir une exposition au public. Il est dans un flux de travail continu à l'image d'un monde végétal avec ses ramifications et son mouvement perpétuel, comme un paysage qui ne serait pas regardé de manière contemplative mais en métamorphose continue. C'est son côté « effrayant » confie Lola Meotti : dans son œuvre, et juste avant l'ouverture de l'exposition, outils et scies circulaires jonchent encore le sol, mais la rallonge restera car sa présence a trouvé sa place dans l'installation.

L'artiste parle de rhizome à propos de ces ramifications perpétuelles, de ces rajouts successifs d'éléments. Le rhizome est aussi l'absence de hiérarchie convenue entre les éléments, une mise à plat d'une hiérarchie qui devient horizontale.

Tanguy va s'approprier des manières de faire et de construire avec cette démarche en rhizome, autant pour la construction que pour le produit final. Il parle également de la notion d'extension entre deux installations, dans le prolongement de cette idée du rhizome qui se développe.

L'absence de hiérarchie confond les limites. On entre dans l'installation sans connaître la limite de ce que l'on observe car les matériaux rapportés sont insérés dans la structure technique existante.

Les alignements d'équerres de métal accentuent l'ambiguïté entre ce qui était déjà présent dans l'espace et ce qui est amené et ajouté.

La matrice de l'installation en tiges d'acier plein évoque le fer forgé comme matériel à la croisée de l'industrie et de l'artisanat utilisé dans l'espace naturel en barrière pour fermer ou en ornements figuratives en décoration. Les armuriers l'ont travaillé dans sa dimension guerrière de violence et de sauvagerie canalisées. Le fer forgé et son corollaire d'idées de domination en opposition à la notion de rhizome renforce l'ambiguïté du dispositif immersif. On entre dans l'installation sans connaître la limite de ce que l'on observe, dans un nouvel écosystème proposé, à l'instar de celui d'une forêt.

Thomas Ferrando

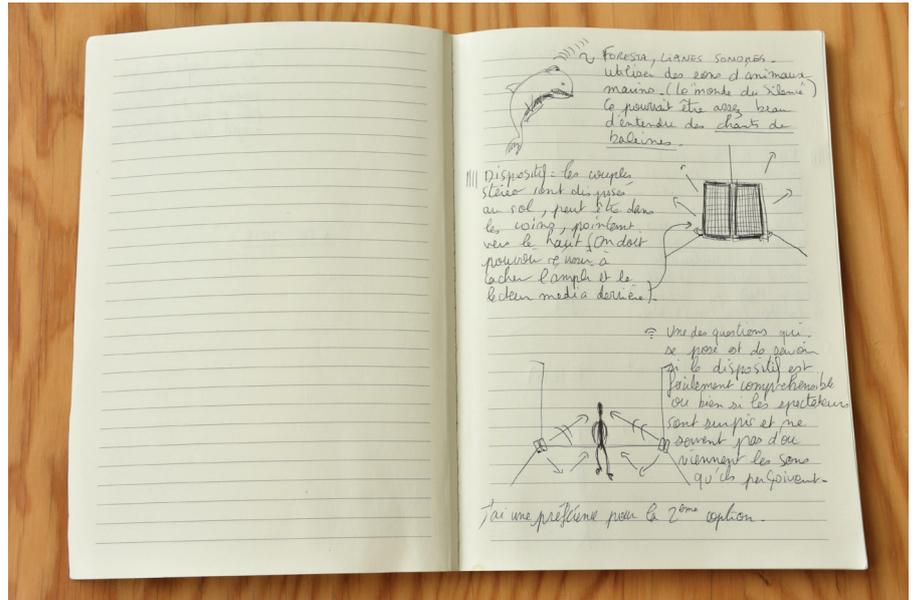
« Né à Toulouse en 1985, je m'installe à Bruxelles en 2006 afin de suivre un cursus d'arts plastiques à La Cambre. J'obtiens un Master en dessin et peinture puis fais un détour de quelques années par le métier de libraire en sciences humaines avant de me consacrer à mes premières amours musicales. C'est ainsi que naît le projet *Candidate Signal* avec lequel j'ai donné quelques concerts en France et en Belgique.

La réalisation d'une création radiophonique soutenue par la D.R.A.C. Occitanie m'est ensuite confiée, en collaboration avec le collectif de spectacle vivant marseillais Le Scrupule du Gravier.

Récemment, l'envie m'est venue d'utiliser mes connaissances du domaine du son dans le champ des arts plastiques auxquels j'ai été formé.

J'ai notamment participé à l'exposition collective *ZONE BLEUE* à la galerie Pop-Up en mai 2018 à Bruxelles.

Je suis actuellement monteur son pour le cinéma. »



Carnet de recherches, 2018 © Le Bel Ordinaire

L'installation *Présomptions* utilise quatre enceintes hyper-directionnelles placées de manière à projeter un à quatre faisceaux sonores dans l'espace, le spectateur est alors interpellé, surpris, par l'apparition du son qu'il peut tenter de localiser. Il découvre ainsi de nouvelles formes dynamiques invisibles qui jalonnent son parcours.



Faisceau de *Présomptions*, 2018 © Le Bel Ordinaire

Le son proposé a été composé pour l'occasion à partir d'un corpus d'enregistrements de nature, de sons de végétaux et de paroles, établi par Thomas.

La finalité de l'installation est ici d'ajouter une nouvelle dimension à l'espace d'exposition afin d'amener le visiteur vers une nouvelle perception de celui-ci.

Pour *Foresta*, Thomas s'appuie sur les paroles de W. Herzog lors du tournage d'*Aguirre*, et sur la dimension ambivalente de la forêt, fascinante par sa beauté et par l'inquiétude sourde qu'elle distille.

Par ailleurs, l'artiste cherche à interroger la question politique que pose cette adresse, cette irruption sonore dans l'intimité des spectateurs, car cette technologie qui peut être utilisée à bon escient dans différents dispositifs muséaux, ou dans des lieux de

transports publics, pourrait également l'être par de grandes entreprises pour diffuser dans l'espace public des messages à caractère publicitaire.

C'est une manière de se rappeler que le son directionnel a d'abord été pensé comme arme sonore durant la deuxième guerre mondiale et que le terme fascisme vient à l'origine du mot faisceau, et de faire référence à une des bases de ses recherches, à savoir les travaux de Juliette Volcler dans *Le son comme arme*.

Inspirations

Des livres, des films, des lieux ou des personnages ont inspiré les artistes et la commissaire, ils sont le terreau de Foresta.

Lola Meotti

Deux livres :

- *Zone autonome temporaire* de Hakim Bey qui décrit la forêt comme une zone de parallèles, celle des pirates et de l'anarchie, celle où l'on prend le risque de tenter un nouveau système pour vivre ensemble.

- *La vie des plantes, une métaphysique du mélange* d'Emanuele Coccia, un essai qui célèbre les plantes à l'origine du souffle qui nous anime.

Trois films :

- *The Lobster* de Yórgos Lánthimos : la forêt comme espace de résistance.

- *Le plein pays* d'Antoine Boulet : la forêt comme espace de marge.

- *Le Quattro Volte* de Michelangelo Frammartino : la forêt comme espace d'équilibre possible.

Vincent Chenut dit avoir eu la chance de participer à la réalisation de plusieurs dessins muraux de Sol Lewitt dans différentes villes. Il cite *Barton Fink* des frères Cohen dans lequel il est question... de papier peint. On a envie de lui offrir *Ici* de Richard McGuire, cet album qui raconte l'histoire d'un lieu, vu d'un même angle, et celle des êtres qui l'ont habité à travers les siècles, et des strates de papier qui se sont succédées.

Élise Peroi

Deux livres :

- *La vie des plantes* d'Emanuele Coccia conseillé par Lola.

- *Histoire de l'habitat idéal, De l'Orient vers l'Occident* d'Augustin Berque.

Une phrase :

*Le génie de la vallée ne meurt pas
On l'appelle la Femelle obscure
La porte de la Femelle obscure
On l'appelle la racine du ciel et de la terre
Comme file un fil elle dure
En user ne l'épuise*

Pour Élise, cette phrase de Laozi parle des origines et du souffle qui nous traverse et dont nous devons perpétuellement user. « Tout se relie par le souffle » nous dit-elle.

Thomas Ferrando

Une nouvelle :

- *Douce nuit*, du recueil *Le K* de Dino Buzzati, qui met en scène l'ambivalence de la forêt rencontrée dans l'atmosphère de W. Herzog.

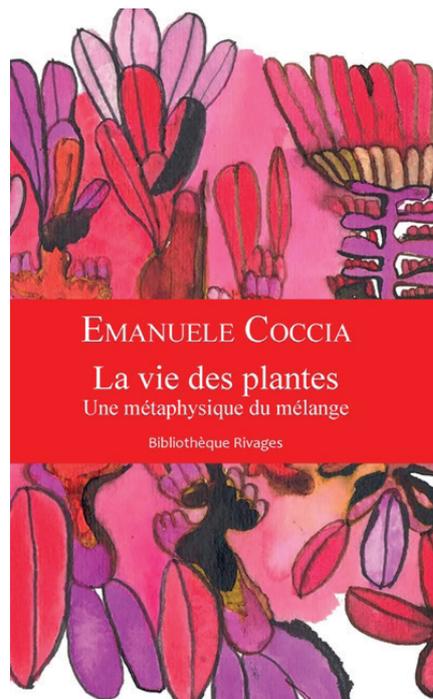
Un article :

- *Le son comme arme* de Juliette Volcler : une plongée vertigineuse et érudite sur les usages politiques et sociaux du son.

Tanguy Pujol

Un livre :

- *Un loup est un loup* de Michel Folco : roman historique qui déconstruit la façon de concevoir l'environnement humain avec l'histoire d'un jeune homme exclu du groupe social qui vit dans la forêt avec des loups.



rendez-vous

rencontre :

mar. 11/09, 17h
médiathèque A. Labarrère, Pau

vernissage :

mar. 11/09, 19h

visites guidées :

sam. 15/09, 06/10, 03/11 et 17/11, 16h

ateliers créatifs :

sam. 06/10 et 03/11, 17h

merci à

Cyndie Sobral et Alice Strub, étudiantes à l'École supérieure d'art des Pyrénées; la médiathèque intercommunale André Labarrère pour son accueil; la forêt, source de créativité et d'inspiration.